

entre sa race et ta race. Il ne me suffira pas que tu rampes sur la terre; je te ferai une femme pour ennemie, une femme qui ne connaîtra pas d'alliance avec toi; plus encore, je ferai de sa descendance l'adversaire perpétuel de la tienne » (1). Peut-on signifier plus clairement la bienheureuse Vierge et son fils, Notre Seigneur?

Voilà pourtant quelque chose de plus explicite. Je l'emprunte au commentaire de saint Maxime de Turin sur le même texte. « Ne voyez-vous pas, dit ce Père, que Dieu le menaçait alors dans le Christ? Car je ne sais pas un autre rejeton de la femme que celui dont l'Apôtre a dit: Fait de la femme et de la chair; celui qui, d'après l'Évangile, passait pour le fils de Joseph et ne l'était pas; c'est-à-dire le Verbe fait homme... Donc, c'est la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ qui était promise en cette femme. C'est à elle que vont les inimitiés du serpent. Je mettrai, dit Dieu, des inimitiés entre toi et la femme. Il ne dit pas: je mets, de peur qu'on ne l'entende d'Ève. La promesse se rapporte au futur: je mettrai des inimitiés entre toi et la femme; la femme qui doit enfanter le Sauveur, et non pas la mère du fratricide » (2).

Saint Isidore de Péluse n'est pas moins affirmatif. Non seulement il voit dans la femme de la Genèse la Vierge Marie, mais il trouve même dans la signification du terme biblique « postérité de la femme, *semen mulieris* », un argument en faveur de son interprétation. « Cette postérité de la femme que Dieu lui-

(1) S. Joan. Chrysost., *Comm. in Genes.*, hom. 17, n. 7. P. G., LIII, 143.

(2) *Ep. de Viro perfecto*, publiée d'abord sous le nom de S. Jérôme, et placée depuis en appendice parmi les œuvres de S. Maxime de Turin. P. L., LVII, 939, sq.

même a faite l'irréconciliable ennemie du serpent, est le Seigneur Jésus: car, lui seul, il est tellement le rejeton de la femme qu'il est né sans le concours de l'homme et sans aucun préjudice pour la virginité de sa mère » (1). Comprenons bien la pensée du saint docteur. L'expression, postérité, rejeton de la femme, *semen mulieris*, ou, ce qui revient au même, *né de la femme*, n'apparaît que trois fois dans les saintes Écritures, c'est-à-dire au troisième chapitre de la Genèse, dans l'épître aux Galates et dans l'Apocalypse (2). Or, saint Paul parle manifestement de Marie; et l'Apocalypse, de l'Église ou de Marie, plus probablement même de l'une et de l'autre; et tous les deux expriment une maternité qui échappe aux lois ordinaires, une maternité virginale. Donc aussi, la même expression dans la Genèse emporte le même sens; et, par conséquent, la victoire sur le serpent infernal doit être remportée par le rejeton d'une mère vierge; et cette mère quelle serait-elle, si ce n'était pas Marie?

Ou je me trompe fort, ou c'est aussi la pensée de saint Léon le Grand, quand il écrit: « Dieu tout-puisant et éternel, Dieu dont la nature est bonté, dont la volonté est puissance, et l'opération, miséricorde, aussitôt que la malice diabolique nous eut infectés de son mortel venin, annonça, dès l'origine du monde, les remèdes préparés par sa piété pour *renouveler* les mortels. C'est là que tendait la signification, faite au serpent, d'un fruit de la femme dont la vertu briserait un jour sa tête orgueilleuse et coupable; et ce fruit prédit si longtemps à l'avance est le Christ, Dieu et

(1) S. Isidor. Pelusiot., *Epp. L. I, ep. 426*. P. G., LXXVII, 417.

(2) Galat., IV, 4; Apoc., XII, 17.



homme, le Christ qui, venant dans la chair, et né de la Vierge, devait ruiner par sa naissance très pure le corrupteur de la race humaine » (1).

Je rappelle enfin deux documents contemporains dont on reconnaîtra facilement l'importance. Le dernier en date est tiré de l'une des encycliques consacrées par Léon XIII à la glorification du Rosaire : « A l'origine des siècles, dit notre Pontife, la bienheureuse Vierge fut présentée par Dieu lui-même aux auteurs du genre humain tombés dans la révolte, et à tous leurs descendants infectés de la même tache originelle, comme le gage du salut et du relèvement futur » (2). Pouvait-il dire plus clairement que l'oracle de la Genèse doit s'interpréter de Marie ?

L'autre document n'est pas moins explicite. C'est la bulle de Pie IX proclamant la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge. On y lit que « les Pères et les écrivains ecclésiastiques n'eurent rien plus à cœur dans les livres écrits par eux soit pour expliquer les *divines Écritures*, soit pour défendre nos dogmes, soit pour instruire les fidèles, que de prêcher à l'envi de mille manières également admirables... la victoire éclatante remportée par la Vierge sur le détestable ennemi du genre humain » : allusion manifeste au Protévangile ; mais allusion qui va se préciser jusqu'à l'évidence dans les lignes qui suivent : « C'est pourquoi, développant les paroles par lesquelles, à l'origine même du monde, Dieu prédit les remèdes préparés

(1) S. Leo M., serm. 22, de *Nativitate Domini* 2, c. 1. P. L., lrv, 194. « Ipse (Christus) solus, dit aussi Rupert, ita semen mulieris est, ut non etiam viri semen sit ». In *Genes.*, l. III, c. 19. P. L., CLXXVII, 304.

(2) Leo XIII, Encycl. *Augustissimae* (12 sept. 1897).

dans sa bonté miséricordieuse pour le renouvellement des mortels, rabattit l'audace du serpent, notre séducteur, et releva merveilleusement les espérances de notre race, quand il dit : J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance, les Pères et les écrivains de l'Église enseignèrent de ce divin oracle qu'il montrait clairement et manifestement le miséricordieux Rédempteur, Fils unique de Dieu, le Christ Jésus, désignait la Vierge Marie sa mère, et tout à la fois exprimait d'une manière insigne les inimitiés de l'un et de l'autre avec le diable » (1).

III. — Maintenant que nous connaissons les personnages, reprenons le texte afin d'en saisir toute la profondeur et toute la vérité. « Et le Seigneur Dieu dit au serpent : *Parce que tu as fait cela.* » Qu'avait-il fait, le serpent, ou mieux, le démon par l'organe du serpent ? Il avait séduit la femme par une bienveillance simulée ; il s'était servi d'elle comme d'une médiatrice pour tromper l'homme, faire de l'homme un rebelle, et perdre en lui et par lui toute la race humaine. Voilà ce qu'avait fait satan, ses artifices, sa malice et son œuvre. « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. » Le serpent est directement maudit, parce qu'il avait servi d'organe au démon ; mais l'arrêt divin vise principalement ce dernier. Du reste, la malédiction portée contre le serpent symbolise la dégradation du diable et de ses futurs com-

(1) Bulla *Ineffabilis* Pii papae IX, (a. 1854).



plices, comme il avait lui-même représenté sensiblement le tentateur de la femme.

« Jemettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. » C'est comme si Dieu disait : « Parce que tu as fait cela ; parce que tu as feint une amitié trompeuse pour Ève ; parce que, l'associant à ta malice, tu as remporté par là le triomphe inique où tu prétendais ; moi, je susciterai une autre femme, la femme par excellence, et j'établirai entre elle et toi une inimitié véritable, absolue, perpétuelle, afin qu'elle te soit contraire et funeste, autant que la première t'a été favorable et propice ».

Parce que tu as fait cela ; c'est-à-dire, parce que tu t'es créé par l'intermédiaire d'Ève une lignée semblable à toi dans l'Adam prévaricateur ; moi, par cette autre femme, je ferai naître un fils, ton ennemi comme elle et plus qu'elle, l'ennemi de ta race ; et ce fils de la femme te brisera la tête, et détruira ton règne, en dépit des attaques que ta malice dirigera contre lui.

« Il n'importe que dans une ancienne version cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête, *ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme, et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent et en détruira l'empire » (1).

(1) Bossuet, *Élévat. sur les mystères*, 8<sup>e</sup> sem., 1<sup>re</sup> élévat.

Telle est donc la signification de ce mémorable oracle.

Avant d'aller plus loin, il nous faut résoudre deux difficultés par lesquelles on a voulu renverser, ou du moins affaiblir l'interprétation messianique de notre prophétie. On a dit, en premier lieu, que, ni Adam ni Ève ne pouvant y voir les mystères profonds que les interprètes ont découverts, ces mystères ne sauraient être exprimés dans le texte : car Dieu parle pour être compris. En tout cas, si cet oracle a quelque force pour établir les prérogatives de Marie, ce n'est pas à son contenu, mais uniquement aux commentaires des Pères et des Docteurs qu'il en est redevable.

Posons d'abord quelques principes, avant de répondre directement aux objections. La révélation divine admet un double progrès : l'un *objectif*, l'autre *subjectif*. Progrès du côté de l'objet, aussi longtemps du moins que le Saint-Esprit ne l'eut pas complétée par les dernières manifestations de la vérité qu'il fit aux Apôtres. Progrès du côté de l'intelligence, et celui-ci n'aura son dernier terme que dans la pleine vision de la patrie. Nous voyons l'un et l'autre dans les prophéties qui concernent le Sauveur. Que de traits sont venus préciser le vague des premières promesses et déterminer la figure du Messie, ses fonctions, ses attributs, depuis Abraham jusqu'au jour de son apparition dans notre chair ! Et le progrès n'est pas moins sensible au point de vue de l'intelligence. Les Juifs, au temps de Notre Seigneur, comprenaient-ils les antiques prophéties avec la clarté que nous a donnée le christianisme ; et, dans le christianisme lui-même, la doctrine du Verbe incarné n'a-t-elle pas été plus explicitement comprise et plus nettement exprimée, à



mesure que les hérésies forçaient les maîtres de la science à l'étudier d'avantage, et les maîtres de la foi à en définir plus explicitement le contenu ? Pourtant, ni l'un ni l'autre développement ne nous autorise à dire que les premières notions furent absolument vides de sens pour ceux qui les reçurent, ou que le dogme du Verbe incarné est uniquement connu par les commentaires des Docteurs et les définitions de l'Église.

Faisons maintenant l'application de ces principes au Protévangile de la Genèse. Je l'accorde, si nous en avons aujourd'hui la complète intelligence; si nous nous rendons compte de chacune des expressions qu'il renferme; nous le devons aux prophéties postérieures, aux interprétations des Pères, à la lumière qu'a projetée sur lui l'histoire du Christianisme. Les fidèles de l'Ancien Testament, à plus forte raison, Adam et Ève qu'ils premiers entendirent la promesse, ne pouvaient en avoir une intelligence égale à la nôtre. Mais de là à dire que la doctrine du nouvel Adam et de la nouvelle Ève, contenue dans l'arrêt porté contre le serpent, ne leur apprit qu'une chose, l'inimitié réciproque qui serait toujours entre le serpent visible et la femme, et que le reste dut être pour eux une énigme indéchiffrable, il y a loin. Précipités comme ils étaient des hauteurs de la grâce dans un abîme de dégradation et de misère, et comprenant que par eux-mêmes ils ne pouvaient se relever de leur déchéance, comment n'auraient-ils pas soupiré après un secours providentiel qui les arracherait à leur malheur; et dans cette disposition d'âme, comment n'auraient-ils pas avidement saisi la moindre allusion à une délivrance future ?

On a dit, en second lieu, que si l'oracle de la Ge-

nèse contenait vraiment ce que nous croyons y découvrir, Jésus-Christ, Notre Seigneur, et ses Apôtres en auraient usé pour établir auprès des Juifs la mission du divin Sauveur; ce que pourtant ils n'ont jamais fait. A cette nouvelle difficulté la réponse est aisée. Jésus-Christ et ses disciples avaient d'autres prophéties plus claires, plus complètes et plus explicites, mieux connues de leurs auditeurs. Est-il étonnant qu'ils en aient préféré l'emploi ? Au reste, nous avons vu que l'Évangile et les écrits apostoliques contiennent trop d'allusions aux scènes de la Genèse pour que l'interprétation traditionnelle n'y trouve pas sa confirmation.

IV. — Jusqu'ici nous avons préparé les conclusions que nous avons à tirer du texte génésiaque. Et d'abord, la revanche divine s'y révèle d'une manière incontestable. L'ensemble de l'arrêt divin, comme le détail de ses dispositions, accorde à la *femme* dans l'ordre du relèvement la même part qu'elle avait eue dans celui de la chute. D'un côté, la femme séduite par le serpent fait de l'homme un révolté, et l'homme et la femme avec leur race deviennent la proie du monstre infernal. De l'autre, la femme, mais la femme ennemie du serpent, donne au monde le vainqueur du diable, en qui doit être affranchi le genre humain tout entier. Impossible de méconnaître le caractère de revanche divine, tant de fois signalé par les Pères. Et Dieu, comme s'il eût craint que le récit et les faits ne nous l'aient pas fait connaître assez manifestement, a voulu l'accentuer lui-même : « Parce que tu as fait cela, *quia fecisti hoc* », dit-il au démon dans ce premier Évangile, et le reste que nous méditons tout à



l'heure. Ouvrez maintenant l'Évangile de saint Luc, et lisez dans le premier chapitre le simple récit de l'Annonciation : vous y trouverez le vivant commentaire de la promesse, et vous comprendrez à quel point sont fondées les relations établies par les Pères entre la première femme et la Sainte Vierge, entre l'ancienne Ève et Marie, la nouvelle.

La maternité de Marie n'apparaît pas avec une moindre certitude que le plan de revanche. Sa maternité divine n'a plus besoin d'être prouvée, du moment qu'on reconnaît Marie dans la femme et Jésus dans son fruit. Mère du Réparateur de notre race, elle est Mère de Dieu, puisque ce Réparateur est le Fils unique de Dieu.

J'ose dire que la maternité qui nous fait, nous les rachetés, ses enfants selon la grâce, n'est pas moins clairement exprimée. Pourquoi? D'abord, parce que nous donner le vainqueur du serpent, c'est nous donner en lui la vie de la grâce. L'amitié d'Ève pour le serpent a fait d'elle *la mère des morts*; il faut donc aussi que l'inimitié de Marie fasse d'elle *la mère des vivants*. C'est là ce que nous avons plus d'une fois entendu de la bouche des Docteurs et Pères. Mais le texte nous fournit un argument plus direct encore et plus frappant. Le fruit, le descendant, la race de la femme, *semen mulieris*, ce n'est pas uniquement la personne physique du Sauveur. La signification du mot emporte quelque chose de *collectif*. Ceux-là même qui ne veulent reconnaître dans ce texte aucun rapport avec la rédemption sont unanimes à le confesser; ils s'en font même une arme pour combattre l'interprétation traditionnelle. Avec eux nous en convenons; et nous avons montré plus haut que cette expression

désignait, en effet, toute la classe des hommes pieux et justes qui, en union avec Jésus-Christ, travailleront à détruire le règne du mal et l'empire du diable en eux-mêmes et dans les autres. Pourtant, ajoutions-nous, le *semen* désigne principalement Jésus-Christ : car c'est lui surtout qui terrasse satan; et si d'autres que lui participent à sa victoire, c'est qu'ils marchent sur ses traces; mieux encore, c'est qu'ils sont devenus ses membres, qu'ils appartiennent à sa personne mystique, et que, dans la mesure de leur grâce, ils sont, eux aussi, le Christ.

Donc, puisque le *semen* du troisième chapitre de la Genèse est la descendance de la femme, et que par cette descendance on doit entendre avec Jésus-Christ, leur Chef, toute la race des hommes justes, puisque cette femme est Marie, le texte, au sens immédiat et littéral, affirme la double maternité de la bienheureuse Vierge, sa maternité selon la nature, et sa maternité selon la grâce. Il importe assez peu, je le répète, que les premiers hommes n'aient pas sondé toute la profondeur de cette prophétie. Le Nouveau Testament nous a procuré la clef qui l'ouvre pour y faire entrer la lumière. Grâce à ces nouvelles clartés Marie se montre à nous dans les faits, à l'origine des temps, ce qu'elle fut dans les conseils de Dieu, avant tous les temps, la Mère du Dieu fait chair, et la Mère des hommes (1).

(1) Voir sur cet oracle M<sup>sr</sup> Meignan, *les Prophéties messianiques. Prophéties du Pentateuque. Le Proto-Evangelium*. Item, M<sup>sr</sup> Malou, *L'Immaculée Concept. de la B. V. M.*, t. I, c. 8., pp. 248, suiv.